

ROMAIN
DELPLANCO



LA
VILLE
AU PLAFOND DE
VERRE



HSN

Du même auteur chez

HSN LES ÉDITIONS DE
L'HOMME SANS NOM

Le Sang des princes - Tome I
L'Appel des Illustres

Le Sang des princes - Tome II
L'Éveil des Réprouvés

ROMAIN
DELPLANCQ



HSN
LES ÉDITIONS DE
L'HOMME SANS NOM


FANTASY

Collection dirigée par
Dimitri Pawlowski

HSN LES ÉDITIONS DE
L'HOMME SANS NOM

15 rue Érard - 75 012 Paris

contact@editions-hsn.com | www.editions-hsn.com

© Les éditions de l'Homme Sans Nom / La Boîte à Bulles 2023.

© Illustrations : François-Xavier Pavion

© Cartes : Romain Delplancq

ISBN : 978-2-918541-78-3

À Davide, mon ange gardien personnel,
lecteur inflexible, conseiller génial et épaule
bienveillante quand il l'a fallu (et il l'a fallu
souvent).

Tu m'as laissé emprunter tes idées et m'inspirer
de nos conversations.

Tu as supporté les cinq ans de gestation de cette
histoire sans jamais me laisser baisser les bras.

L'énergie de ce livre, c'est la tienne.

Que vaut une ville, au fond ?

*Vaut-elle les navires qui en cinglent,
vaut-elle les cargaisons de lin et de soie ?*

Vaut-elle ses murailles, son acier, son fer ?

Vaut-elle sa réserve de poudre ?

*Chiffrerait-on les milliers de litres de sang
qui animent les artères de ses habitants ?*

Mais Korost ne valait ni son lin, ni sa poudre, ni son sang.

*Korost valait son verre, et son métal noir,
et la science de les faire tenir ensemble.*



1

KATLIK

L'ENDEUILLÉE

27 JANVIER

Katlik Felfedis sanglotait à chaque frappe. Son bras nu et tatoué balançait le marteau, dont la tête ouvragée culbutait le burin, dont la pointe effilée scarifiait un pic noir.

Une larme pour chaque pépite arrachée, chaque arabesque gravée. Une larme pour chaque étincelle.

Autour d'elle, ils la regardaient. En rangs d'oignons, ils la regardaient, ils se regardaient. Ils regardaient son père, son père qui avait tenu à se montrer malgré tout et qui se tenait debout au fond du grand amphithéâtre de l'école, son père qui portait ses plus beaux habits de deuil tout en veillant à laisser visibles ses propres tatouages.

Elle martelait. Sa belle tunique asymétrique d'étudiante des Forges pendait à sa gauche. Dans la poche du revers, elle sentait les coins de la lettre pliée en quatre lui poinçonner les côtes à chaque coup.

Elle avait reçu la lettre de son frère le matin.

L'officier hussard avait frappé à leur porte pour leur annoncer la nouvelle quelques heures plus tard. Horrible synchronisme. Sa mère s'était effondrée comme une tour dont on aurait d'un coup sapé les fondations, devant les bras ballants et les bégaiements éternellement inutiles de son père. Elle gardait le lit. Lui avait tout de même insisté pour assister à la cérémonie.

Sa fille célébrant l'acquisition de son cinquième degré à la Haute École ! Il ne pouvait pas rater ça. Il fallait qu'on le vît ne pas rater cela. Un procureur de Korost ne reste pas cloîtré chez lui, quelle qu'en fût la raison.

Dans l'assistance, plusieurs de ses camarades et de ses professeurs jetaient des regards inquiets à la jeune fille. Ses larmes se voyaient. La nouvelle avait dû circuler.

— Mademoiselle, intervint le Grand-Scribe qui présidait d'ordinaire aux cérémonies de l'école. Je vous en prie, nous pouvons reporter. Vous n'êtes pas obligée de poursuivre dans ces conditions.

— Ai-je fait une erreur ?

Le contraste entre l'humidité de ses yeux et la sécheresse de sa voix électrisa les os du vieux scribe.

— Aucune, mademoiselle, mais...

— Est-ce que j'ai gâché de l'arnoïre, Vragen ? Est-ce qu'une seule des courbes de vitesse sort des repères ?

— Pas encore, mais...

— Alors laissez-moi finir.

Elle savait que le vieil administrateur lui passerait cette insolence. Elle savait que personne ici, ce soir, n'oserait lui reprocher quoi que ce fût.

Elle poursuivit son ouvrage, arrondissant les lignes de vitesse qui s'enroulaient dans la colonne de pierre et de métal noir, enfonçant les points de puissance qui le constellaient, avec la pression et la subtilité appropriées. Un rituel immuable qu'elle récitait par cœur, comme tous les étudiants forgiers qui avaient un jour passé leur troisième degré.

Quand elle eut terminé, elle s'inclina devant le scribe.

Vragen esqua une grimace où se mêlaient pitié et incrédulité. Il récita tout de même les mots du rite.

— « Que m'offres-tu, fille de Bel et Barta Felfedis de Korost ? »

— « Je t'offre l'Arnoïre, profondément gravée, tournée en elle-même, polie selon les Formules. »

— « D'où vient-elle ? »

— « Elle vient du cœur du monde. »

— « Que veut-elle ? »

— « Que les rayons du jour pénètrent sa matrice, fécondent ses courbes, que la lumière engendre la force. »

Le Scribe fit un signe de tête à deux étudiants beaucoup plus jeunes qui patientaient à genoux dans un coin. En un manège convenu à l'avance, ils soulevèrent une grande gaine de verre aux reflets gris, coulée à la taille de la spire que Katlik venait de tailler, et séparée en deux morceaux dans la longueur, à la façon d'un ancien sarcophage. Ils y engagèrent précautionneusement la spire noire.

Pendant ce temps, Katlik s'épongeait discrètement les joues. Le petit spectacle ne l'inquiétait pas. Elle avait parfaitement exécuté sa gravure. La spire avait de toute manière été préparée à l'avance. Elle faisait partie de ces nombreux forgiers qui ne suivaient pas la Voie de l'Arnoïre et qui ne maniaient le marteau que le temps des cérémonies. La Haute École des Forges ne prenait pas de risques avec son décorum.

Et comme prévu, dès que le verre toucha la spire d'aratoire, les courbes s'illuminèrent. Un flot lumineux sillonna la pierre et ses veines de métal noir.

— Katlik Felfedis, déclara le scribe, ceci est bien forgé.

Derrière elle, la foule des étudiants applaudit.

Son père se fendit d'un sourire enchanté, mondainement apaisé, faux sous tout autre rapport.

Et Katlik sentit ses sanglots récidiver comme un cancer.

Contre son cœur, elle croyait entendre la lettre d'Attel se chuchoter elle-même.

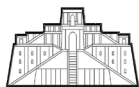
« Chère maman, cher papa.

J'espère que cette lettre vous arrivera vite. Malgré la pénurie, nous avons pu faire une jolie fête pour la nouvelle année. Votre magnifique cadeau ne quitte plus mon cou depuis que je l'ai reçu, et malgré les regards désapprobateurs du banneret, je ne peux me résoudre à m'en séparer. Je ne sais comment papa a pu me faire parvenir une si belle écharpe, malgré les restrictions des colis. Mais je sais que peu de fils ici peuvent s'estimer aussi chanceux. Mes lettres se feront plus rares dans le mois qui vient, mais tenez ceci pour un bon signe : nous attendons de nombreux renforts d'Ildavar et, moi et mes camarades du génie, aurons sans doute du pain sur la planche pour permettre à l'armée de circuler sans encombre. Nous devrions pouvoir enfin stabiliser les choses. Une fois la campagne de mars terminée, je pourrai enfin revenir vous serrer dans mes bras, vous et Katlik.

Dites-lui que je lui ramènerai des olives de Sheb, comme promis. Et qu'elle n'hésite pas à piocher dans mes ouvrages pour ses études.

Je pense à vous trois constamment.

Votre petit Attel »



La guerre d'une Fédération et la guerre d'un Empire ne diffèrent qu'en décorum, et cette guerre-là durait depuis huit ans. De

jeunes hommes partaient se faire étripper par l'ennemi gaztar de tous les coins des Trois-Terres. Qu'on y mourût avait longtemps concouru à l'ordre des choses.

Mais les combats avaient changé de visage pendant l'année. Les troupes gaztares, après avoir dévoré tous les royaumes à l'ouest de leurs villes sur des milliers de lieues, avaient enfin paru s'essouffler un peu. L'empereur Solitan VII avait sauté sur l'occasion, décrété la levée de troupes la plus vorace qui eût jamais été imposée aux Trois-Terres et contre-attaqué sur toute sa frontière orientale. Le « grand coup d'épaule », avait-il proclamé.

En fait de consécration, il connut le désastre final de sa dynastie.

L'armée impériale buta presque partout contre une armée gaztare qui pouvait lui résister à moitié endormie et qui, quand l'élan de la riposte fut définitivement brisé, entreprit de montrer à Solitan comment se donnait vraiment un coup d'épaule. Les cohortes impériales furent violemment rejetées en arrière, et les Gaztars conquirent en quelques mois la moitié de l'Aden – celle des Trois-Terres qui nourrissait les deux autres.

Le règne de Solitan n'y survécut pas, et ses sujets coalisés et insurgés le chassèrent du pouvoir et de sa capitale d'Ildavar. Ainsi tomba l'Empire et, sur des promesses de paix et d'avenir, ainsi naquit la Fédération des Trois-Terres. Et pour que cette future paix n'eût pas trop triste mine, cette Fédération délaya quelque peu cette promesse, le temps au moins de chasser l'envahisseur d'Aden... De nouveau, on mobilisa.

La Fédération perdait presque aussi pitoyablement que l'Empire qu'elle avait remplacé, et ce n'était plus seulement « on » qui s'y faisait tuer. Désormais, les Attel Felfedis y mourraient aussi. Et ceci était pire que malheureux : c'était inattendu.

Le nom de Felfedis ne remontait pas très loin. L'arbre généalogique fleuri qui enlaidissait le couloir de leur deuxième étage plafonnait péniblement à deux siècles d'ancienneté, quand la lignée d'un baron varanne remontait les millénaires. Les Felfedis, certes, n'étaient pas nobles. Cependant, ils étaient forgiers, ce qui en cette époque était presque aussi bien ; et à Korost, en particulier, beaucoup mieux. Depuis mille ans, son incomparable fabrication du verre et les innombrables applications qu'en faisaient ses artisans

avaient enchâssé la cité comme une des plus belles pierres de la couronne impériale. Et la découverte de l'arvoire deux siècles plus tôt l'avait révélée au monde. L'arvoire, le métal noir, l'or aux tons d'obsidienne, qui permettait aux machines de Korost d'utiliser la lumière du soleil.

Les ambitieux de tout l'Empire s'y étaient précipités, et les riches marchands d'Ivar avaient joué des coudes pour s'y tailler des parts de lion. Le Felfedis le plus haut perché dans l'arbre du deuxième étage était de ceux-là. On ouvrit des écoles où l'on se partagea les hermétiques secrets de la forge du métal noir, puis on les referma bien vite. On s'empara des filières d'acheminement des précieux minerais. On forma ses enfants, on leur fit épouser les rejetons désargentés de l'aristocratie – tout en étalant par derrière, puis au grand jour, un mépris pour ces débris impériaux qui ne tenaient que par la rente de leurs verreries. La plèbe de Korost surnommait les débris en question « Barons-tessons ». Les nouveaux maîtres de la ville trouvèrent le mot délicieux et, pour mieux se démarquer des nobles, ils inventèrent pour eux le qualificatif percutant de « forgier ». Depuis Korost, leur succès essaima d'abord dans le reste de la grande île du Korskans. Il essaima en Ivar, dans le cœur historique de l'Empire, adossé à la redoutable mer d'Écorce qui clôturait à l'ouest le monde habitable. Il essaima en Aden, où les vallées foisonnaient autant que les dialectes.

Bel Felfedis avait, comme ses aïeuls, une quinzaine de tatouages au bras, attestant d'autant de degrés d'étude certifiés par la Haute École des Forges de Korost. De même que sa femme et tous ses pairs. La plupart n'avaient certes pas tenu le manche d'un marteau ni respiré les effluves du métal en fusion plus de trois fois dans leur vie ; la plupart préféraient approfondir le droit, le négoce ou les lettres... peu importait, il fallait pouvoir se dire forgier. Connaître les glyphes arcaniques de la Voie de l'Arvoire, celles qui faisaient tourner les hélices des péniches et flamboyer les lanternes des avenues.

Il fallait le montrer.

On pouvait bien entendu tourner littéraire et suivre, comme Katlik, la Voie de l'Encre ; mais on ne coupait pas au rituel de ce simulacre de sculpture, où l'on feignait de tailler un bloc d'arvoire préparé à l'avance pour symboliser chaque montée en grade. Seuls

quelques excentriques, les derniers qui suivaient la Voie de l'Arnoire elle-même, insistaient pour graver de leurs mains le métal noir.

Attel Felfedis, fils de Bel et Barta, frère de Katlik, avait été de ces excentriques.

On célébra de discrètes obsèques quelques jours après le passage de degré de sa sœur. Discrètes, mais sans non plus renoncer à un minimum de mondanités. Plusieurs membres de la pré-vôterie de Korost y vinrent présenter leurs condoléances. Sur une trentaine de rangs, les habits de deuil gris distingués de grands marchands, d'importants préfets, de quelques colonels hussards et d'une poignée d'universitaires en vue laissaient tous à nu un bras sur deux. Tous les bras étaient tatoués, du poignet jusqu'au coude. À Korost, tous les forgiers n'étaient pas riches ; mais tous les riches étaient forgiers.

Le corps d'Attel reposait toujours quelque part sur le continent, en Aden, dans quelque fosse où jamais personne n'irait le récupérer. Alors, pour ne pas compliquer la tâche du prêtre, on avait disposé un cercueil vide devant l'autel et décidé de faire semblant.

Premier bégaiement d'un enterrement aussi brouillon que faux.

Quelqu'un parla du patriotisme héroïque d'Attel, mais Katlik se souvint du visage terrorisé de son frère cherchant à se jeter du navire qui l'emmenait et maîtrisé par trois matelots.

Quelqu'un parla de ses faits d'armes, mais Katlik se souvint qu'Attel n'avait jamais touché ni sabre ni arquebuse.

Quelqu'un parla du noble sacrifice des fils de la Fédération, mais Katlik songea qu'en tombant au mois de décembre, son frère et ses camarades n'avaient jamais su que l'empereur qui les avait envoyés sur le front venait d'être renversé. Quelle différence pour eux, au demeurant ? Cette nouvelle Fédération avait, contre toutes ses promesses, joyeusement persévéré dans la guerre.

Et quelqu'un parla, enfin, d'Attel Felfedis. La fierté de ses professeurs, l'étoile montante de la Haute École des Forges, jeune espoir de la si démodée Voie de l'Arnoire. Discret mais populaire, aimable mais taiseux. Travailleur mais indulgent.

Et Katlik se mit à trembler.

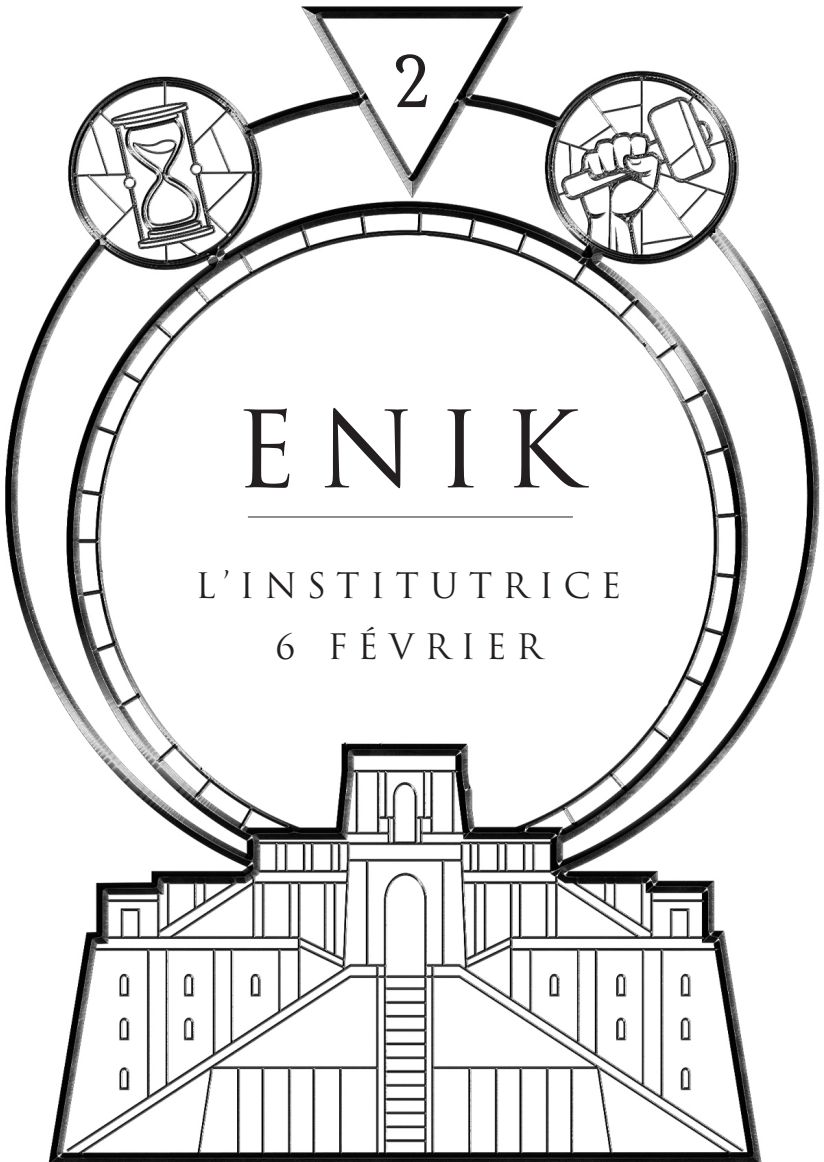
Parce qu'on venait de lâcher une goutte de vrai dans ce marais d'hypocrisie. Parce qu'on venait de la sortir du déni dans

lequel le torrent de mensonges qui avait précédé lui avait permis de s'enfoncer.

Attel avait été mobilisé pendant l'été et, au début de l'hiver, on l'avait tué. Il ne reviendrait plus.

Sa mère, les yeux hagards et secs, n'avait pas esquissé le moindre geste depuis qu'on l'avait conduite au premier rang. Ni lâché le moindre mot. Katlik, debout à sa droite, entendit presque ce qui lui restait de couleurs fuir son visage, comme si quelque expérimentateur tentait de faire le vide dans les veines de Barta Felfedis. Derrière elles, le reste de la maisonnée – domestiques, précepteurs et garçons d'écurie – craquait aussi. La compréhension passait de rangée en rangée comme une onde.

Comme d'habitude, son père ne remarqua rien.



2

ENIK

L'INSTITUTRICE
6 FÉVRIER

Dix jours plus tard, ailleurs en ville, une femme se cuirassait d'un manteau râpé, hâtivement rembourré de quelques vieilles étoffes. Elle se tenait droite. Les mèches qui s'évadaient de sous son vieux fichu ondulaient en un noir strié de fils d'argent, donnant aux traits sévères comme un cadre de cendres. Ses fossettes poussaient exagérément les plis de sa peau, car bien que naturellement maigre, elle portait comme tous les habitants des Saules les stigmates de l'hiver et de la pénurie. Mais contrairement à eux, ses paupières s'ouvraient encore grand, les muscles qui bardaient ses joues et ses sourcils n'avaient plus ce froncement compulsif qui enfermait les yeux loin au font du crâne pour les isoler de la chaleur des fourneaux.

Elle n'était plus verrière, ce qui en aurait fait une intruse au milieu du quartier des Saules si elle n'avait pas été Enik Sugo.

Mais, étant Enik Sugo, elle restait sereinement assise sur la vieille souche qui faisait office de banc, face à la rue et dos à la grille de l'atelier d'où s'écoulait le flot fatigué des artisans libérés par la sonnerie de neuf heures du soir. Chaque verrier qui passait, le poil de la moustache encore fumant, l'honorait d'un « bonsoir, Enik » avant de reprendre le chemin de son lit.

Elle s'obligeait à leur rendre à tous la politesse par leur prénom, autant qu'elle le pouvait, car les nouvelles têtes se multipliaient et parlaient rarement le varanne. À ceux-là, elle n'avait qu'un hochement de tête à offrir.

Puis lui apparut, dos rond et la nuque épaisse, celui à qui elle destinait sa mauvaise humeur du jour, le pied si lourd qu'il semblait moins marcher que tomber et retomber pas après pas. Un enfant traînait au bout de son bras, aussi maigrelet que son père était musculeux, et pourtant à peine moins abattu de fatigue.

L'adulte feignit de ne pas la remarquer, mais ses doigts serrièrent un peu plus ceux du petit.

— Kornel ? siffla Enik. Kornel Molnar. J'ai deux mots à te dire.

Dépité, le colosse s'arrêta. Et la sécheresse de la voix fit trembler le gamin.

— Bonsoir, Enik, maugréa l'homme d'une voix crachotante. Qu'est-ce que tu veux ?

— Ne fais pas l'innocent, grogna-t-elle en levant un doigt vers l'enfant. Qu'est-ce qu'il fabrique ici ?

— Ça te regarde pas, ce que je fais avec mon gosse.

Mais le gosse en question n'avait pas pu réprimer une lueur de curiosité et d'espoir et en avait profité pour lâcher la main de son père.

— Ah, mais si, que ça me regarde, répliqua Enik en contenant mal sa colère. Quand je les attends des heures et qu'ils ne se pointent pas, ça me regarde. Ergon, qu'est-ce que tu es allé fabriquer aujourd'hui ?

Pris de court, le petit tenta malgré tout une réponse articulée, craignant visiblement autant les yeux accusateurs de la femme que la poigne de son père.

— Il fallait dessabler les pistons, répondit-il. Mais ça allait, je devais juste remplir les bacs.

— Tu vois, rempila le père avec une moue agacée. Il ne s'est pas approché d'un fourneau, alors ne va pas gueuler encore. Demain matin, tu l'auras en classe.

L'explication ne calma pas Enik le moins du monde.

— Demain ? Tu as vu sa tête ? J'aurai un mort-vivant, demain matin, oui ! Je croyais que tu avais compris, Kornel. Je croyais qu'il y avait de la cervelle sous ta tête d'œuf.

Cette fois, la réprimande sortit le grand verrier de sa torpeur. Il s'avança, les joues rougies de colère et de froid.

— Il sera peut-être mort-vivant, ouais, mais avec quelque chose dans le ventre ! On a eu trois places de libres ce matin, tu crois quoi ? Que pour une fois que j'étais le premier au courant, j'allais pas en profiter ?

— En profiter ?

La maîtresse d'école sourit. De sarcasme, de cynisme, de désespoir, de lassitude... Elle-même n'aurait pu le dire.

— En profiter, répéta-t-elle. Eh ben, profite bien de ton bout de fromage et de ta bière supplémentaire. Mais je te préviens, si le petit n'est pas dans ma classe demain matin, tu t'expliqueras avec le prêtre du temple. Ou avec les gars du Velast. Ils seront ravis de se coordonner pour te mettre une torgnole.

Le coup frappait bas et fort. Comme tout le monde, Kornel admirait les velasis autant qu'il les redoutait. Sans doute tolérait-il un peu mieux la perspective de fâcher le prêtre du temple, même si les curés de l'église falbariste avaient encore assez d'influence

dans le quartier des Saules pour lui compliquer la vie. Ses yeux s'enfoncèrent encore plus, flamboyant sous ses sourcils comme un feu de broussaille. Tout à sa colère, le vieux verrier n'imaginait probablement pas l'amertume qu'Enik éprouvait à devoir l'humilier ainsi, devant son fils.

Mais elle aurait jeté toute la fierté de Kornel aux orties si cela pouvait assurer la présence du petit à ses cours pour les prochaines semaines.

Elle se leva.

— Demain matin, articula-t-elle, et tous les matins suivants jusqu'à la fin du mois.

Et sans rien ajouter, l'institutrice tourna les talons et traversa la rue pavée d'un pas aussi conquérant qu'elle pouvait, le dos raide et les yeux fixés devant elle. Sous le secret de sa peau, ses articulations grinçaient comme de vieux gonds encrassés. L'hiver mordait cette année bien plus froid, la pluie et la neige tombaient en rangs plus serrés que de coutume en Korskans. Les pauvres hères qui se serraient sous chaque porche pour conserver jalousement le moindre joule de chaleur n'arrivaient pas tous du front et du continent. Une simple écoute de la musique des accents disait le nombre de ceux qui avaient abandonné le sud et l'ouest de la région pour se réfugier à Korost – espérant que les manufactures verrières eussent une place et une paie pour eux.

Enik passa deux carrefours, manqua se faire piétiner par une calèche à un troisième. Quelqu'un gronda dans son dos, agita un poing vers l'attelage qui l'ignora magnifiquement avant de filer vers la plus proche station du linéaire, le grand circuit de wagons suspendus, qui rayait le ciel de la cité et desservait les quartiers forgiers autant qu'il esquivaient ceux des verriers. Quelques pas plus loin, à l'abri d'un passage, un attroupement d'une dizaine de familles, réunies autour d'un petit autel de fortune, murmurait de vieux chants devant une petite icône hâtivement gribouillée en s'agenouillant périodiquement.

La maîtresse d'école serra le poing dans sa poche. Korost accueillait depuis longtemps des vagues d'immigrants. Mais rien de commun avec la multitude arrivée entre octobre et décembre. La perte foudroyante de tant de fils au front et l'agression prématurée de cet abominable hiver avait condamné à l'errance ou à la

mort des campagnes entières. Et si les forgiers korosi et une bonne partie des verriers observaient avec un certain laxisme les rites du schisme falbariste, voire affichaient un athéisme prononcé, les paysans qui arrivaient de derrière les montagnes ou du fond des plaines avaient presque tous conservé la foi tanilique et son culte des icônes. Les quelques temples taniliques restant à Korost ne pouvaient plus satisfaire la ferveur désespérée de ces malheureux.

Et l'organisation du Velast, malgré sa haine congénitale des deux religions, avait pétitionné les temples falbaristes du quartier des forges de nombreuses fois, suppliant les prêtres d'y laisser célébrer des rites taniliques au moins une fois par semaine. Sur vingt-trois temples, un seul des prêtres avait accepté ; deux semaines plus tard, la paroisse le remplaçait par un nouvel ecclésiastique plus docile et fermait son temple à nouveau, encouragée par le voisinage qui n'avait guère goûté ce défilé de gueux sous leurs balcons.

Le résultat, prévisible, s'étalait dans ce passage et dans une dizaine d'autres du quartier des Saules où se tenaient quotidiennement et clandestinement des prières de rue.

Enik frissonna en les entendant presque chuchoter ces chants qu'ils avaient dû jadis clamer comme des hymnes dans ces vieilles chapelles abandonnées pour une chance de couler feuille de verre après feuille de verre dans les fabriques. Une femme et deux petites filles, sur la même musique, entonnaient des syllabes différentes. Celles-là chantaient en oghûr, le patois des plaines de l'Aden occidental. Celles-là avaient sans doute moins fui l'hiver que la guerre. Celles-là avaient quitté le continent au nord et traversé le détroit, Dieu seul savait comment.

L'institutrice pressa le pas, refusant de se laisser atteindre davantage. La misère, elle connaissait. Korost faisait ses choux gras de la misère depuis cent ans. Korost l'avalait à grandes bouchées et déféquait du verre et du métal. Mais ce qui émergeait depuis ces quelques mois, ce n'était pas de la misère, c'était de la poudre. Un énorme nuage de poudre, prêt à carboniser la ville.

Elle se surprenait de plus en plus souvent à espérer cet incendie.

Son souffle s'écourtait sous l'effort de la marche, et déjà ses poumons la démangeaient. Elle élargit sa foulée sans y prêter

attention, rêvant à sa chambrette sous les combles et au luxe unique de sa petite cheminée, à sa paille trop petite pour qu'elle ne dût pas s'y recroqueviller pour dormir. Et perdue dans cette rêverie, elle ne vit la forme emmitouflée assise devant la porte de son immeuble que lorsqu'elle buta dedans.

Deux yeux de femme se levèrent, sous un vieux châle noirci de la poussière d'un trop long voyage.

— Bonjour Enik.

Elle avait moins dit que toussé son nom. Ses lèvres et ses joues n'étaient plus qu'os et peau tannée, sans rien qui méritât le nom de chair entre les deux. Des mèches d'un châtain trop cassé par le blanc s'évadaient sèchement d'une toque plus crasseuse que vieille.

L'institutrice porta sa main à sa bouche quand elle la reconnut.

— Reka ?

La femme parvint à sourire et à hocher la tête.

Qu'est-ce que tu fais là ? Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue que tu arrivais ? Pourquoi es-tu dans cet état ?

Tout cela aurait pu sortir en premier de la bouche d'Enik, si celle-ci avait eu moins de bouteille et si son métier ne lui avait pas donné quelques réflexes. Elle renvoya les interrogations à plus tard et saisit immédiatement Reka par le bras pour l'aider à se lever.

— Entre vite, ordonna-t-elle de son ton de maîtresse d'école. Il faut te changer tout de suite. Je vais te faire un feu.

La femme se laissa faire. Elles clopinèrent un peu, le temps de passer la porte et de monter les quelques étages.

— Je ne voulais pas que tu t'inquiètes pour moi, marmonna Reka, les yeux baissés, mais la voix un peu plus ferme. Mais je ne savais pas où aller...

— Je viens de trouver ma sœur à moitié morte de froid devant ma porte, gronda gentiment Enik en espérant que son sarcasme masque son angoisse. Pour l'inquiétude, c'est réussi.

— Pardon.

Enik changea la paille du lit et installa Reka aussi confortablement qu'elle put, la bordant sous une couverture de laine sèche après avoir mis les haillons de voyage à sécher devant deux bûchettes embrasées à la hâte. Elle fit patienter la voyageuse

quelques minutes, le temps pour elle de redescendre dans la rue et de remplir une bouilloire d'eau du puits, qu'elle posa ensuite sur la grille du foyer au-dessus des premières flammes.

Quand les premiers remous de l'eau en ébullition se mirent à chanter, elle consentit enfin à se laisser tomber sur son tabouret. En inspectant le visage aux yeux mi-clos de sa sœur, elle constata avec un secret soulagement que son teint cadavérique s'atténuait de beaucoup une fois à l'abri du vent et à la lumière du feu.

— Merci, souffla sa sœur. Excuse-moi encore de débarquer chez toi comme ça.

— Des excuses ? Je t'échange mille excuses contre une seule explication. Qu'est-ce que tu fabriques dans les rues de Korost ? Et depuis quand as-tu quitté Ildavar, d'ailleurs ? Tu aurais pu m'écrire que tu arrivais.

Reka voulut répondre, mais une quinte de toux la coupa dans son élan. Décidant de ne pas la presser davantage, Enik décrocha la bouilloire et y saupoudra parcimonieusement quelques feuilles de thé qu'elle laissa infuser.

— Je sais, répondit Reka. J'ai dû prendre la décision... très rapidement. Je ne pouvais plus rester chez nous.

Enik cilla.

— Je croyais, intervint-elle, que toi et Lausel aviez...

— Lausel a été mobilisé.

La bouilloire elle-même arrêta de respirer. Dans la rue, une mule laissée trop longtemps à l'arrêt sous la bise décida de braire en protestation. Quelque part dans le quartier, un joueur d'harmónica entamait ses gammes.

— Quand ? finit par demander Enik après un long silence.

— Début janvier.

Quinze jours après l'abdication de Solitan VII, une semaine après la proclamation de la Fédération des Trois-Terres. Et quelques jours avant le lancement en grande pompe des contre-offensives sur le Lénèbe au nord et sur Fornose au sud.

Le sens politique d'Enik n'avait pas le tranchant de celui d'un dirigeant du Velast, mais n'importe lequel de ses élèves sachant faire une addition aurait compris.

— Dès le 31 décembre, continua Reka d'une voix bizarrement neutre. Les cadres de la milice sont apparus en premier sur

les nouvelles listes d'appelés. Surtout les velasis locaux qui avaient joué un rôle dans la révolte. Et pour finir, les trois quarts des miliciens qui avaient participé aux combats de décembre et piégé l'empereur ont été envoyés au front.

L'institutrice s'était figée. La cité bouillait déjà, du seul fait que la nouvelle Fédération avait choisi de continuer la guerre au lieu de proposer la paix aux armées gaztares, ainsi que tout le monde en Ivar, en Aden et en Korskans l'avait espéré. Six ans qu'ils espéraient. Le Velast de Korost avait globalement peu confiance dans les nouvelles autorités de la capitale d'Ildavar ; Enik n'était plus dans le secret des dieux, mais si sa sœur disait vrai, l'ampleur de la trahison donnait le vertige.

— Mais le Grand Comité ? objecta Enik. Ça ne tient pas debout. C'est grâce au Velast d'Ildavar et à sa milice qu'ils sont au pouvoir. Qui va empêcher Solitan de reprendre son trône, sans elle ?

— Oh, ils ont une milice, grinça Reka. Une toute nouvelle, toute jolie, avec de beaux uniformes que chaque membre doit payer de sa poche. Quand j'ai demandé à savoir où ils envoyaient Lausel, ils ont rigolé avec leurs jolies voix toutes claires. « Secret de guerre », ou je sais pas quoi ! Et pour faire bonne mesure, ils ont massacré la maison. Avec leurs petites mains toutes lisses, pas la moindre cale, ça ne serait pas fichu de tourner un verre à eau, mais par contre, pour tout casser chez les braves gens, ça y allait... Je suis restée quelques jours chez un cousin de Lausel. Attija, tu te souviens ? Celui qui avait chanté au mariage.

Enik secoua la tête.

— Bref, soupira Reka. Je ne voulais pas lui causer de soucis, alors j'ai pris mes cliques et mes claques.

Comme invoqué par ce dernier mot, un frisson fulgura sur sa peau, la repliant un peu plus sur elle-même. Ses dents crépitérent comme des castagnettes. Enik se précipita à ses côtés, la serrant comme elle pouvait, lui frottant les bras d'autant plus vigoureusement qu'elle commençait à entrevoir à quel espoir insensé sa sœur se cramponnait.

— Et, finit par déduire l'institutrice à voix basse, quelqu'un t'a dit que tu aurais des chances de revoir Lausel ici.

Sa sœur opina lourdement, comme si sa nuque devait réapprendre à se tordre.

— Un capitaine gaztar sur la route d'Urzan, avoua-t-elle. Je ne savais même pas qu'on avait perdu la ville jusqu'à ce que je les croise en train de patrouiller avec leurs manteaux blancs... En Aden, au moins, je me disais que je serais assez proche du front pour avoir une chance de le retrouver. Mais il n'y a plus vraiment de front, hein ? Ils occupent quasiment tout l'Aden, maintenant, et ils sont pas près de la lâcher. On a l'air malins, maintenant, avec nos Trois-Terres qui ne sont plus que deux...

— Le thé est prêt, l'interrompit Enik de son ton le plus anodin.

Elle en versa doucement dans sa tasse la moins ébréchée.

— Ils ont bien voulu discuter avec moi, reprit sa sœur en aspirant prudemment l'infusion brûlante. Ils m'ont dit qu'ils avaient ratatiné presque toutes nos bannières en Aden, que notre flotte tenait encore le détroit, mais que les fuyards et les blessés débarquaient en masse à Korost.

Sa voix avait déraillé sur le mot « discuter » ; Enik le remarqua et choisit de n'en rien dire. Mais dans le secret de son cœur, c'était le monde entier qu'elle incendiait en hurlant.

— Reka, finit par dire l'institutrice. Tu as vu toi-même en arrivant. Entre les blessés et les déserteurs, ils doivent être des dizaines de milliers...

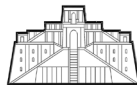
— J'ai vu...

Enik crut que sa sœur pleurait, pourtant elle ne vit que des joues sèches quand elle lui releva le menton.

— Mais qu'est-ce que je peux faire d'autre ? continua Reka. Je dois le retrouver. Je ne sais pas quoi faire d'autre, Enik.

Gauchement, avec l'excès de délicatesse qu'on emploie pour saisir une porcelaine, la sœur étreignit la sœur. Et Reka répéta la phrase presque comme une comptine.

Je ne sais pas quoi faire d'autre. Je ne sais pas quoi faire d'autre.



Ni les guerres ni le commerce n'avaient jamais pu amalgamer la grande macédoine de langues et de cultures qu'on appelait

l'Aden. Le moindre ruisseau y changeait de nom selon qu'on le baptisait sur sa rive droite ou sur sa rive gauche. La grande chaîne des Orcarites qui scindait le pays en deux tranches verticales n'y simplifiait rien, et tel ou tel voyageur perdu pouvait encore retrouver, nichés dans les hauts cols, de vieux hameaux surgis d'anciens siècles, ajoutant une énième couleur à cette interminable mosaïque humaine. Tout s'y cultivait, tout s'y minait, tout s'y élevait, tout s'y vivait... Et tout s'y vendait. Ce que crachait le ventre de l'Aden ne demeurait jamais longtemps dans ses bras. À l'ouest, elle engraisait l'opulente Ivar, première des Trois-Terres et cœur historique de l'Empire. Au sud, elle enjambait le détroit, et l'énorme estomac de Korost, envahissante capitale économique du Korskans, le digérait. Sœur délaissée des Trois-Terres, l'Aden était ainsi bien riche, ses peuples bien nombreux et ses gens bien pauvres.

Cinquante bonnes années avant notre histoire, la dynastie impériale des Farajides périssait. Alors que l'Ivar se fanait, la fleur de Korost éclosait. La fièvre du verre et de l'arnoire colonisait les Trois-Terres plus vite qu'une armée en campagne, avec ateliers et contremaîtres en guise de casernes et d'officiers. Les cités de l'Aden siphonnèrent le pays, vidant de leurs paysans les plaines, puis les montagnes de leurs pâtres.

Vencel Barastan était de ces pâtres.

Les cols de l'Aden ne lâchaient leurs montagnards qu'au compte-gouttes ; mais Vencel Barastan, fils cadet de charpentier, petit-fils d'émondeur et arrière-petit-fils d'il ne savait qui, se trouvait savoir fort bien lire et écrire. Dans sa vallée, des instituteurs itinérants monnaaient parfois leur gîte et leur couvert en classes, faisant des éternels garde-moutons des écoliers d'un jour. De bonnes dispositions et quelques ecclésiastiques amusés ayant des livres à perdre avaient fait le reste.

Puis il y avait eu une broutille, comme on dit parfois dans les familles en détournant le regard. Jamais Vencel n'en parla. On ne sait quelle mauvaise aventure lui fit chausser ses bottes en hiver, nouer un baluchon sous la pluie, ou rabattre son manteau lors d'une nuit sans lune. Vencel Barastan s'en alla, simplement. Il prit la route et descendit la montagne vers le sud-ouest, vers Urzan.

Il y avait une auberge sur le chemin, insignifiante, banale, sublimement moyenne. La tenancière parlait un dialecte amatrase,

comme à l'est de l'Aden... Mais Vencel ne le comprenait pas. Le tenancier parlait vilhur, comme à l'ouest, et Vencel n'en saisissait pas un mot. À leurs clients, ils parlaient varanne, la langue de l'Ivar et donc de tout l'Empire, que Vencel connaissait un peu, mais avec lequel il n'osait trop jouer encore.

Fort heureusement, leur fille Cari parlait un joli lodon, le même que celui avec lequel le jeune homme avait grandi. Elle avait son âge et de grands yeux noisette.

Vencel mit cinq ans de plus que prévu pour arriver à Urzan. Il avait son baluchon sur une épaule et une fille de trois ans sur l'autre. Il avait un bâton de marche à la main droite et, au bout de la gauche, une autre petite fille, de quatre ans. Quand il cogna à la porte de son premier atelier et qu'on lui fit écrire son nom, le deuil guida la plume.

Il écrivit Vencel Sugo.

Ainsi introduit, le montagnard posa enfin ses bagages et sa famille. Un atelier l'aspira immédiatement. L'armée nouvelle des fabricants de verre d'Urzan grossit encore et, pendant un temps, Vencel oublia ses deuils. Il découvrit la ville. Par les réseaux du Velast d'Urzan, il trouva des aides pour garder Enik et Reka pendant qu'il sautait d'une manufacture à l'autre, agrégeant toutes les compétences qu'il pouvait, accumulant autant de salaires que possible. Puis il récupérait ses filles, auxquelles il dédiait ses soirées. Il leur enseignait, les promenait, les distrayait.

Dans un premier temps.

Urzan n'était pas Korost. Son Velast ressemblait davantage aux vieux conseils de village, qui défendaient traditionnellement les doléances des sujets impériaux contre l'autorité des seigneurs - qu'à l'implacable mélange de guilde de verriers, de syndicat et de conseil de citoyens qui avait conquis la moitié du pouvoir dans la capitale économique. À Urzan, les verriers restaient au sein du Velast une minorité ; forte, agissante, mais loin de faire le poids face à la mosaïque de tous les autres corps de métiers et incapable de pallier leur dispersion et leur ignorance mutuelle.

Et quand l'inexorable augmentation de l'offre de bras fit baisser la paie de Vencel, il n'eut pas grands moyens de défense. Il cessa de faire garder ses filles. Enik et Reka devinrent gamines, apprenties en atelier. L'instruction du soir devint pénible. Mais

Vencel tint sa barque, ses filles aussi, assez longtemps pour que ses collègues le remarquent.

Vivre en ville, c'est vivre au milieu des pancartes, des gazettes, des missives et des contrats. Cela engendre chez l'ingénu des campagnes une soif nouvelle, imprévue, collatérale. Une soif d'esprit que les maires, les forgiers, les nobles et les prêtres des temples se pressent de moins en moins d'étancher sous peine de voir surgir le pire – des pauvres trop nombreux à trop en savoir. Les parents du quartier des Sugo, désireux que leur progéniture apprît à lire, convinrent que les confier aux bons soins de Vencel serait meilleur marché que de s'inscrire sur la liste d'attente d'un instituteur public. Celui-ci accepta d'ouvrir la porte de sa mansarde au crépuscule, d'abord à quatre ou cinq enfants, puis à une dizaine alors qu'on se passait le mot.

Vencel aima beaucoup cela, ses filles aussi. Enik aimait la vieille histoire des empires varanne et vayare avant eux, n'aimait pas les mathématiques, traînait la patte devant les langues que son père tentait de lui transmettre. Reka aimait la lecture. Toutes deux assistaient leurs camarades qui déchiffraient péniblement leur alphabet. Et en échange, les petits élèves leur donnèrent ce minuscule et millénaire patrimoine des enfants des plaines de l'Aden et du Korskans, les jeux de charbine. Ce sable gris anthracite encrassait le pourtour du golfe varanne et était à la verrerie ce qu'est le torchis à l'architecture : un additif souvent utile, mais de très mauvais goût. Un feu de cheminée suffisait à le fondre en un verre solide et terne, assez fumé pour sembler sale, pas assez pour se prétendre opaque. Un sac de charbine, une allumette, un brasero et une canne suffisaient aux galopins des Trois-Terres pour s'occuper des heures... et, souvent, faire une petite moisson de brûlures. Certains beaux quartiers citadins prohibaient les jeux de charbine, et les enfants de bonne famille n'y touchaient pas. Leurs parents non plus, excepté les propriétaires des ateliers de verrerie : un peu de charbine dans un mélange de sable abaissait drastiquement la température de fonte. Une verrerie des Trois-Terres brûlait pour ses fours presque dix fois moins de bois que n'importe où ailleurs.

Ce régime dura trois ans, pendant lesquels ni le jeune professeur ni ses enfants ne mirent plus un pied en atelier. Les verriers

se cotisaient pour lui payer la classe, et le Velast ne pouvait que tolérer le petit arrangement.

Mais la nomination à Urzan d'un Chef-Précepteur particulièrement jaloux de ses prérogatives y mit une fin abrupte. Vencel fut convaincu d'exercice illégal. Il évita le bagne de peu. On lui attribua simplement un surveillant, qui s'assurait tous les matins de son embauche effective dans un atelier.

Au rabais, bien entendu.

Vencel Sugo mourut d'un coup de graille quatre ans plus tard. Ses poumons encrassés de suie mêlée de charbine s'embrasèrent lors d'un retour de fourneau. La mort naturelle des verriers des Trois-Terres.



3

ISTVEN

L'ÉTUDIANT
13 FÉVRIER

— **P**resse un peu le pas, persifla Marton tout en faisant claquer les semelles de ses souliers contre le marbre du couloir. Et rattache ta broche, on ne va pas à la taverne !

Istven était un garçon de quinze ans. Il tâtonna sa clavicule, où la petite pièce de cuivre qui disait sa classe et son grade aurait dû fermement maintenir sa cape d'étudiant et n'y trouva que le lin déjà effiloché de sa chemise de seconde main.

Bien sûr. Le manteau avait dû s'accrocher dans le dossier de sa chaise, quand ils s'étaient précipités hors de l'auditorium, et ne lui tenait au corps que par la grâce d'un pli coincé dans sa ceinture. Il avait donc traversé la moitié de l'école en promenant cette traîne derrière lui. Il baissa les yeux, avisa le bout d'étoffe gisant par terre et l'arracha précipitamment du sol.

— *Issshnang !*

Cette fois, malgré toute sa vigilance et sa retenue, sa gorge avait éjecté le juron de manière parfaitement audible. Pour mieux l'embarrasser encore, les murs du couloir s'appliquèrent à faire rebondir la grossièreté tout le long de la galerie.

Son visage acheva de se décolorer. Devant lui, Marton étouffa un rire taquin.

— Très pittoresque, estima-t-il comme s'il devait juger une poésie. Essaie peut-être de garder ce genre de saillie pour le reste de la ville. Ou alors, attends qu'on soit dans le bureau de maître Anaxartas. Il a une certaine sympathie pour les dialectes.

La bouche d'Istven ne se fendit pas de l'ombre d'un sourire quand il raccrocha nerveusement sa cape. En revanche, il ne négligea pas de jeter à son camarade un regard assassin.

— Tu n'as vraiment aucun humour, s'agaça Marton, déçu. Il n'y a pas de quoi se tourner l'humeur comme ça, tu sais ? On a encore le droit de jurer comme on veut, que je sache. Moi, je trouve ça coloré.

— *Coloré ?*

— Tu m'as compris.

Istven haussa les épaules. Ses deux premiers mois d'assiduité à l'École des Forges lui avaient au moins appris cette mimique, que ses camarades interprétaient toujours comme le détachement ironique qui constituait pour les jeunes forgiers un idéal d'attitude. Un passe-partout fort utile pour Istven, qui lui épargnait par

ailleurs de devoir réellement saisir les incessants sous-entendus, clins d'œil et on-se-comprend qui ponctuaient systématiquement chaque boutade étudiante.

— Tu es sûr qu'on ne va pas le déranger ? s'inquiéta-t-il.

— De quoi ? Il est deux heures. Il vient de finir son déjeuner.

— Comment tu le sais ?

— Parce que Theud Anaxartas est réglé comme une machine-outil. Toute l'école cale ses horloges sur ses cycles digestifs. Et on a besoin d'un tuteur, de toute façon... Tiens, c'est là.

Dans un tournant du couloir, quatre marches menaient à une porte étroite sur laquelle une petite plaque avait été clouée, attestant de l'honorable grade du professeur qui occupait le bureau.

— Mince, soupira Marton. Je crois qu'on nous a doublés.

La porte entrebâillée laissait filtrer l'effluve incomplet d'une fin de conversation. Istven distingua une voix claire et féminine, précieuse dans ses articulations – même pour une fille de famille forgière comme il en grouillait dans cette école. L'autre voix grésillait dans les basses et parlait un varanne lent et roulant, d'une parfaite syntaxe, mais modulé par la gutturalité chantante d'un accent que le jeune étudiant ne reconnut pas. Cette voix, décida-t-il, devait appartenir au maître Theud Anaxartas.

Les deux jeunes hommes pianotèrent quelques pas de loup sur les marches et rajustèrent leurs tenues, les oreilles à l'affût des bribes qu'ils pourraient entendre avant d'être vus.

— Eh bien, souffla Marton presque pour lui-même, ça n'a pas l'air gai là-dedans.

Istven opina. Les deux voix avaient beau rivaliser de retenue, leur fébrilité transpirait du bois même de la porte. Le fil des quelques phrases qui leur parvenaient, pourtant bénignes, tirait une pelote émotionnelle devenue bien familière à Korost. Un entrelacs de sanglot réprimé, d'épuisement, de solitude.

De deuil.

— C'est Katlik Felfedis là-dedans, chuchota Marton. Voie de l'Encre, une littéraire. Troisième degré, je crois.

— Son frère ?

Le hochement de tête de Marton fut d'une lenteur sinistre.

Istven déglutit. Non que ce genre de drame en tant que tel le prît encore par surprise ; après six ans de guerre, toutes les

familles verrières et paysannes de Korost – voire du Korskans tout entier – avaient enduré au moins une tragédie de ce type. Par contre, que les fils de familles forgières se missent à tomber était un développement récent.

Il ne commenta pas. La porte s'ouvrit pour de bon sur une grande fille longiligne.

Istven cligna des yeux.

Des taches de rousseur, du cuivre dans les cheveux et une lourde pile de carnets de notes sous le bras, serrés ensemble par une cordelette.

— Merci encore, maître, souffla-t-elle d'une voix enrouée en tournant une dernière fois la tête vers l'intérieur du bureau.

— Mais c'est la moindre des choses, lui répondit la voix encore désincarnée de Theud Anaxartas. Si je puis faire quoi que ce soit d'autre pour vous, mon bureau reste toujours ouvert.

Elle acquiesça et enjamba les marches en quelques secondes, disparaissant derrière le coin même du couloir où avaient cheminé Marton et Istven, déjouant la tentative de celui-ci de la dévisager plus avant. Tout ce qui resta au jeune homme pour recomposer son portrait tenait dans les jolies mèches cuivrées qui culminaient une main au-dessus de sa tête, les notes rousses de sa peau et la prestance que la cape d'étudiant rehaussait encore.

— Si vous avez besoin de quelque chose, roula la voix soudainement asséchée du professeur, commencez par passer la porte.

Houspillés, les deux étudiants franchirent le seuil avec moitié moins de dignité que prévu. En une seconde, Istven se retrouva coincé entre les quatre murs d'une petite étude, parcimonieusement éclairée par un soupirail. Une odeur étrangère et indéfinissable lui tourna immédiatement autour du nez sans qu'il pût en trouver l'origine. Il apprendrait plus tard qu'il s'agissait d'une herbe aromatique séchée, fort courue chez les Orientaux et dont raffolait la tour humaine qui le considérait depuis le fond de la pièce.

Le maître avait beau rester assis, Istven se sentit regardé de haut – non pas comme on méprise, non, mais comme on évalue. Comme on dissèque.

Au demeurant, il y avait aussi des raisons parfaitement matérielles à cette impression. Anaxartas devait culminer à deux mètres de haut une fois debout.

— Vous faites partie des derniers automnaux ?

Une épaisse moustache blanche et tombante se soulevait avec chaque voyelle et laissait dévoiler, au gré des mots, une tache de naissance brune au coin droit de la bouche de l'homme.

Istven, une fois de plus, ne trouva pas ses mots assez vite.

— Maître Anaxartas, intervint son ami. Je m'appelle Marton Evren. Je suis arrivé au printemps dernier. Nous nous étions entre-vus pour une direction de travaux...

La langue du vieil homme claqua derrière ses lèvres serrées, alors qu'il signifiait à l'étudiant une absence totale de souvenir.

Istven vit Marton déstabilisé pour la première fois.

— Une recherche sur les propriétés accélérorifères de la silice okaline ? soupira celui-ci. Je vous ai soumis deux projets de travaux de fin de cycle.

— Ah, peut-être, marmonna le professeur. Oui, le garçon qui veut travailler sur le sable. Je me souviens de vos textes. Et vous ?

Istven sentit s'enfoncer dans sa poitrine l'index qui venait de se pointer vers lui. Il rassembla son sérieux et se serait présenté si Marton ne l'avait pas, comme d'habitude, pris de vitesse.

— Lui est un automnal, en effet. Il s'appelle Istven Armok. Il désirait vous rencontrer, et comme je pensais venir vous demander si...

La suite de la phrase de Marton se perdit dans le décor de tout ce à quoi Istven ne faisait plus attention. Deux yeux aiguisés comme des becs venaient de s'animer sous la broussaille blanche des sourcils de Theud Anaxartas, une paire d'iris profondément sombres qui s'était braquée sur le jeune homme au moment où son nom avait été prononcé.

Istven déglutit, mais soutint le regard. Sous la moustache, il distingua comme un brouillon de sourire. Marton n'avait rien vu et réexpliquait son projet de thèse en un laïus laborieusement concis que le professeur le laissa terminer par politesse. Puis il hocha la tête, l'air satisfait de ceux qui n'entendent ce que l'on dit que pour comprendre ce que l'on ne dit pas. Marton se détendit. Il pensait que le hochement était pour lui. Mais Istven dansait d'un pied sur l'autre.

— Intéressant, nota le professeur. Et monsieur... Armok, donc ? Est-ce que l'université vous plaît, pour le moment ?

Istven serra les dents. Le vieil homme jouait avec lui.

— Ma foi, répondit-il sèchement et en s'appliquant à parler un varanne aussi parfait que le vieil homme, architecturalement, ce ne sont pas les Portes de Zèn. J'apprécie la facture des marbres, par contre. Taillés et importés des carrières de Brehin, si je ne m'abuse ?

Il sentit Marton retenir son souffle à ses côtés, alors que Theud Anaxartas marquait un temps d'arrêt.

Puis son sourire se déploya franchement.

— Les plus lumineux du monde, répondit-il en faisant soudainement disparaître toute trace de son étrange accent. Et valant chaque centaine de kilomètres qu'il a dû parcourir pour arriver à Korost ! Davantage même, maintenant que les Gaztars ont coupé la route du Nord. On ne risque plus d'en faire venir de sitôt. Et les cours, monsieur Armok ? Vous suivez la Voie de l'Arnoire, comme votre camarade ?

Istven acquiesça.

— C'est bien, continua Anaxartas. Ça réchauffe toujours le cœur de voir de jeunes forgiers se préoccuper encore des bases de notre culture une fois le concours passé. Et puis-je savoir ce qui vous motive ? Ce n'est pas l'argent. À votre âge, je n'ai pas besoin de vous informer qu'on ne fait plus fortune en Forgerie depuis belle lurette. Votre ami ambitionne un poste de chercheur ici, est-ce également votre cas ?

Les yeux d'Anaxartas étaient toujours fixés sur les siens, comme s'il essayait de les repousser dans son crâne puis d'y creuser jusqu'au centre du cerveau. Et sous la surface badine de sa conversation, Istven entendait ondoyer sa curiosité.

Mais Istven n'aimait guère jouer. D'où il venait, on ne jouait que très rarement.

Par contre, on calculait beaucoup.

— Je suppose que je dois encore affiner les détails, mais j'ai le sentiment que l'arnoire nous réserve encore beaucoup de choses. J'ignore quelle découverte attend encore les forgiers, ou quelle nouvelle machine merveilleuse nous mettrons au point, mais j'espère le moment venu pouvoir faire ma part.

Istven entendit presque rouler les yeux de Marton derrière ses paupières. Il se demanda un instant si sa réponse volontairement

évasive et convenue ne l'avait pas été un peu trop. Pourtant, il vit nettement quelque chose ciller dans le regard d'Anaxartas.

— Ma foi, finit par commenter celui-ci. *Tah naraiemse te farebse*, comme disait ma grand-mère. Vous nous montrerez ça le moment venu.

Istven fronça les sourcils, mais n'osa pas intervenir. Tout au plus risqua-t-il un coup d'œil à sa gauche, au cas où Marton aurait été familier de la langue qui venait de faire irruption dans le dialogue, mais son compagnon ne répondit que par un discret haussement d'épaules avant de s'avancer de nouveau.

— Maître, si vous me permettez d'assister au séminaire sur les alliages du mois prochain... Peut-être que nous pourrions collaborer, Istven et moi ? Au moins le temps qu'il détermine précisément son champ d'étude. Un connaisseur de l'aratoire me serait précieux, au moins pour mieux cerner les interactions accélérifères entre le métal et le verre issu du sable...

— Pour cela, ricana Theud Anaxartas, la meilleure des pistes ne serait-elle pas de vous rendre dans une verrerie et de fondre vous-même un élytre ou une spire aratoire ? Si bien sûr l'un de vous deux est capable de se repérer dans les rues du quartier des Saules. Et de plonger un peu les mains dans le sable et la charbine.

Cette fois, Istven retint sa respiration. Theud le connaissait, il en avait la certitude ; en tout cas, il connaissait son origine sociale. Ses piques tapaient bien trop juste.

La réplique avait également déstabilisé Marton. Probablement pas pour les mêmes raisons.

— Les Saules ? bafouilla-t-il. Mais c'est... Je veux dire, si c'est vraiment nécessaire...

— Cessez de blanchir, Marton. Je plaisantais.

Il ne plaisantait pas du tout, et Istven le voyait.

— Il y a des moyens moins lourds que d'aller vous mettre dans les pattes d'un chef d'atelier pour étudier les propriétés d'un sable, continua le maître. Quant à l'aratoire, vous vous doutez que de simples verriers seront bien incapables de vous en dire quoi que ce soit. J'approuve tout à fait votre choix de faire équipe avec M. Armok ici présent. Rien de tel pour un débutant que de devoir se mettre au niveau d'un étudiant plus expérimenté. Istven ? Je sens une fraîcheur chez vous et une passion réelle pour mon domaine.

Cela me plaît. Je ferai en sorte que vous ayez accès à nos forges et nos laboratoires dès maintenant. C'est peut-être un peu tôt, mais je pense que vous apprendrez très vite à vous y retrouver.

— Je vous remercie, répondit Istven en s'inclinant.

— Dans les premiers jours, vous observerez sans toucher à rien, bien sûr. Vos professeurs vous donneront les titres des ouvrages à connaître nécessairement pour passer le deuxième échelon. Mais ne vous en faites pas, cela vient vite, vous verrez. Marton ? Considérez-vous comme officiellement tutoré. Épargnez-vous l'envoi d'un troisième résumé.

Le jeune homme rougit.

— Bien, maître. Merci encore.

Au petit geste de la main du vieil homme, ils surent que l'entretien touchait à sa fin et se retournèrent prudemment vers la porte. Mais Istven se souvint d'un détail et se retourna juste avant de la franchir.

— Maître, nous nous excusons si nous vous avons interrompu tout à l'heure, avec la jeune fille.

Marton lui jeta un regard noir, mais Istven eut la satisfaction de voir enfin Theud Anaxartas surpris. Celui-ci se pencha sur son bureau, les bras croisés, le visage légèrement adouci avant de répondre.

— Il n'y a rien à excuser. Nous avons encore perdu deux anciens élèves sur le front ce mois-ci, et l'un d'entre eux préparait un recueil avec moi. Sa sœur, que vous avez croisée, désirait mieux connaître ses derniers travaux, je lui ai donc cédé ses notes.

— Je vois... Je suis vraiment désolé, répondit sincèrement Istven.

— Vous pouvez, c'était un garçon exceptionnel.

Le ton était bienveillant, mais un peu plus sec. Anaxartas mettait, une deuxième fois, un terme implicite à cette première rencontre, et les deux étudiants obéirent. Ils rebroussèrent chemin, un peu plus calmement, le long du petit couloir, et redébouchèrent bientôt au second niveau d'une galerie qui longeait à sa gauche l'interminable Bibliothèque Grise de la Haute École de Korost.

— Tu es terrible, tu sais ? le fusilla Marton. J'ai bien cru qu'il allait nous mettre dehors.

— C'est un vieux loup, philosofa Istven en affectant un rire bien plus détendu qu'il ne l'était en réalité. Je connais son genre.

Il cherche à mesurer ses interlocuteurs. Mon ancienne institutrice faisait pareil.

— Ton institutrice ? Ce qu'il ne faut pas entendre... Enfin... Tout va bien, il a accepté mon projet, ton tutorat, et tu as des accès aux forges de l'école en prime.

Istven acquiesça. Son ami pouvait se sentir rassuré et retourner étudier ses grains de sable en toute quiétude.

Une bouffée d'air glacé s'infiltra entre ses omoplates, et il resserra son manteau. Loin au-dessus d'eux, quelques flocons venaient glisser sur le dôme translucide qui coiffait la galerie. L'omniprésence luxueuse du verre dans l'architecture se payait en bois. Les poêles qui garnissaient la Haute École ne refroidissaient jamais.

— Je vais rentrer, glissa Istven en réprimant un frisson. Il me reste un peu de lentilles d'hier, et j'ai un cours sur la chute des corps à préparer pour ce soir. Merci pour tout.

Mais Marton ne lui laissa pas la moindre occasion de concrétiser son départ et lui passa autour des épaules un bras autoritaire.

— Sûrement pas ! le tança-t-il. Ils font l'Illumination Prismatique dans la cour d'honneur. On va prendre un beignet et tu viens regarder avec moi.

— L'Illumination... Mais ils l'ont annulée !

— Et finalement remise à l'ordre du jour hier. C'était annoncé partout. Allez, marche, je vais avoir des crampes.

Sans lutter à proprement parler, Istven laissa ses pieds protester pour lui en raclant le sol à chaque pas.

— Non, mais je n'ai vraiment pas le temps.

— Ne t'occupe pas du « temps », c'est moi qui invite.

Parler d'« ami » pour caractériser le garçon qui venait de crucifier le prétexte improvisé à la hâte par Istven aurait été exagéré. Celui-ci avait fait la connaissance de Marton Evren au mois de septembre, lors de la dernière épreuve du concours. Marton, une année d'ancienneté derrière les vitres de la vénérable institution, venait y encourager sa jeune sœur qui empruntait elle aussi cette ultime ligne droite vers le monde des grandes études. Florik avait treize ans, deux de moins qu'Istven, mais les enfants de forgiers parlaient toujours avec une longueur d'avance. Les deux adolescents avaient échangé quelques banalités, et leur dialogue

n'atteignit guère en lui-même la moindre profondeur intellectuelle ; mais Istven, à ce moment-là, n'avait ni manteau de la Haute École pour couvrir ses hardes ni bourse pour remplacer ses galoches par des souliers ou son galurin par une toque rembourrée. À ce moment-là, au milieu de dizaines d'autres qui se connaissaient les uns les autres autant qu'ils l'ignoraient lui, Istven avait eu l'air de ce qu'il était : un pauvre. Il avait connu des forgiers aimant se distraire par un bout de conversation avec la canaille, et avait distraitement rangé ce fils de négociant en draps dans cette catégorie. L'erreur d'appréciation lui apparut trois mois plus tard, lorsque les reçus au concours d'automne firent leur rentrée sous les frimas du pire hiver de l'histoire de Korost. Lorsque Istven recroisa Marton, celui-ci ne se cantonna pas aux félicitations d'usage : il se rappelait chaque mot de leur discussion. Il dévoila une nature aussi attentive aux humains qu'étourdie dès qu'il s'agissait de ses études.

Istven avait dû s'habituer à cette générosité simple. S'il avait eu l'espace d'un instant le sentiment que Marton se proposait de lui payer son beignet au fromage pour se flatter la conscience, il aurait aboyé un peu plus fort. Après deux semaines à se laisser promener par lui dans la gigantesque université, il avait appris à prendre ses gestes pour ce qu'ils étaient : des solutions rapides à des problèmes. Il se laissa pousser vers l'escalier qui débouchait sur le rez-de-chaussée de la galerie, conduire jusqu'à l'un des portails secondaires qui perçaient l'enceinte de l'école et emmener au-delà de celui-ci pour se retrouver dans les rues du quartier des Forges. Le raffinement gastronomique ne figurant à l'ordre du jour d'aucun des deux étudiants, ils monnayèrent deux des fameux beignets dans l'échoppe la plus proche. Marton paya, comme promis. Istven le remercia et dévora le repas sans laisser le moindre atome de graisse atteindre ses nouveaux atours. De tels beignets s'achetaient au quartier des Saules pour la moitié du prix. Il jugea inopportun d'informer Marton.

Ils digérèrent en remontant la rue et les murs de l'école du même mouvement. Les cabines du linéaire filaient à intervalles réguliers au-dessus d'eux, suspendues à leurs câbles, leurs élytres de verre et d'arvoire déployés comme des ailes de libellules, déversant et embarquant les vagues de passagers qui avaient à faire dans les environs de la Haute École. Le spectacle de la science des

forgiers confinait ainsi les calèches qui circulaient au niveau du sol dans une obsolescence grotesque et inélégante. Au bout, la rue débouchait sur l'immense esplanade devant l'entrée monumentale de la Haute École des Forges. Au coin du mur d'enceinte, la pierre de taille portait encore l'empreinte plus claire d'une plaque qui avait jusqu'au mois de décembre indiqué « Place Impériale ». Tout comme ils avaient renommé « Beau-Palais » l'énorme Palais Impérial que les monarques s'étaient érigée à l'extrémité sud de la ville, les habitants avaient renommé ce parvis-ci « Belle-Place ».

Chaque élève de l'École avait son idée quant au meilleur nom à donner à la place et Istven avait dû plusieurs fois simuler au moins une étincelle d'intérêt pour ce débat. Les étudiants forgiers, pour la plupart à l'abri des déconvenues matérielles, pouvaient en venir aux mains sur le chapitre des symboles. Et que Marton ne l'eût pas encore entrepris à ce sujet comptait en sa faveur.

Sur la place grouillait une fourmilière clairsemée d'étudiants, de serviteurs et de vendeurs de gazettes. Il y soufflait d'ordinaire un fort vent d'est que les froideurs océaniques rendaient redoutable en plein hiver ; mais ce midi, l'atmosphère prenait sa pause. Un plafond de nuages décolorait le ciel et répandait une lumière uniformément froide et ascétique sur la ville, si blanche que même les luxueux dômes de cristal du quartier des Forges peinaient à la diffracter.

— Tu sais, intervint Marton, il faut encore que je te remercie d'avoir accepté un tandem avec moi.

— Tu l'as déjà fait un certain nombre de fois, soupira Istven en repliant précautionneusement les pans de son manteau.

— C'est qu'il n'y en a pas beaucoup, des élèves de premier ou second degré dans la Voie de l'Arnoire. Tout le monde commence par les Balances ou les Sceaux. Comme si on ne se farcissait pas assez de finances et de politique en dehors de l'École. On devrait profiter de nos années ici pour étudier ce qui nous intéresse, non ?

— Bien sûr, acquiesça Istven, sans vraiment comprendre ce qui travaillait son condisciple.

— Je veux dire, on va se gâcher la vie à bosser comme des chiens, autant se concentrer sur ce qui en vaut la peine.

— J'imagine.

— Toi, par exemple. Ça fait un siècle qu'on façonne l'arnoire dans les ateliers, on n'a plus besoin que des gens passent leur vie à

méditer sur les arcanes. Ça aurait été plus rentable pour toi d'aller vers les Balances, ou les Chiffres.

— Peut-être.

— Pourtant tu as choisi la Voie de l'Arnoire. L'art de la Forgerie. Pourquoi ?

Istven prit quelques instants pour décider de sa réponse.

— Parce que, décida-t-il finalement de dire en embrassant les alentours de ses bras, c'est le cœur de tout ça.

— Le cœur de l'École ? Oui, c'est sûr.

Le cœur de la ville, le cœur du pays, corrigea mentalement Istven.

— Petit, je voulais devenir arnoriste, continua Marton. J'ai bifurqué vers les Rocs en préparant le concours. Un compromis avec mon père.

— Ton père t'a obligé à choisir la Voie des Rocs ?

— Non. Mon père m'a *laissé* choisir la Voie des Rocs. Et du bout des lèvres ! Les géologues sont presque déjà des saltimbanques, pour ce vieux pingre. Et toi ? Tes parents sont moins familiers de l'École, j'imagine. Plus pratique pour suivre ta passion tranquille !

— Ma mère est morte, jeta Istven d'une voix sèche.

— Ah, balbutia Marton, dégrisé. Pardon. Moi et ma grande gueule ! Tu vis seul avec ton père, alors ?

— Non. Mon père est à Ogkollod. On ne se parle plus depuis longtemps.

Le mensonge était sorti naturellement.

— Je vois, répondit Marton d'un ton suggérant qu'il ne voyait rien du tout.

— On m'a donné une bourse avec le concours. Assez pour louer une chambre dans le quartier. Et j'ai un peu d'économies de côté. J'étais *gamin* en verrerie, tu te souviens ? J'ai eu ma première paie à dix ans.

— Oui, oui ! Bien sûr. Aucune famille proche, alors ? Je t'ai dit que j'avais deux autres sœurs en plus de Florik ? Ema et Agi. Elles sont en pension à Ildavar...

— Pas de sœurs pour moi, désolé, mais j'ai habité avec des filles, répondit Istven en pensant avoir trouvé quelque chose à dire.

Il regretta vivement sa formulation en voyant les yeux de Marton étinceler.

— Intéressant, minauda celui-ci avec un sourire carnassier.
Aucune amie particulière parmi ces filles ?

— Non. Et c'est du passé. Et on arrive.

Il sentit la caresse du soleil se modifier un peu ; au sol, le marbre se dégradait en beige.

Ils passaient sous les premières arches.

L'édifice était invraisemblable. Même pour Korost, même pour le quartier des Forges ; un pied de nez magistral et extravagant adressé à l'idée même d'architecture raisonnable, trop écrasant et trop vertigineux dans sa prétention pour que quiconque s'y habituât jamais. Même les chevaux qui débouchaient sur la place pouvaient avoir un mouvement de recul. Ces charpentes forgées qui s'élançaient depuis le sol, séparées par plus d'une centaine de mètres, et qui se rejoignaient pour tisser la délirante charpente coiffée de verre qui recouvrait l'école, Istven ne les avait pas découvertes lors de sa rentrée. Ni même lors du concours, à l'été précédent. Le choc était plus ancien ; un gamin d'atelier d'à peine sept ans, débarbouillé à la va-vite et traîné par son institutrice avec six autres mômes du même acabit pour venir aux Forges assister au défilé du Triomphe. La guerre venait de commencer, l'empereur s'enivrait des quelques succès d'aubaine qu'il avait connus sur le champ de bataille et faisait la tournée de ses grandes villes pour montrer sa moustache à son peuple. D'est en ouest, l'itinéraire du cortège était passé par le milieu de la place. La perspective démesurée avait été cruelle pour le monarque et son escorte. Istven se souvenait vaguement d'une colonne de fourmis se démenant à grandes suées au travers de cette esplanade où rien n'était à leur taille.

Lui-même, Istven, avait murmuré à sa maîtresse :

— Enik, est-ce que *l'école est derrière l'église géante* ?

Enik Sugo avait mis un certain temps pour convaincre ses élèves que, oui, ces empilements de dômes et de spires de cristal noués entre eux par un écheveau de poutrelles d'acier étaient bien une école. Ses camarades avaient trouvé cela beau, trop grand, et de toute façon c'était pour les forgiers, qui avait besoin d'un palais pareil pour apprendre à lire les glyphes ?

Mais autre chose avait frappé Istven.

— Il faudrait que tous les ateliers de la ville tournent pendant un an pour fabriquer tout ce verre, avait-il commenté.

Il se souvenait du visage étonné de l'institutrice quand il lui avait soumis son hypothèse. Les autres enfants se livraient rarement à de telles spéculations logistiques. Il avait découvert bien plus tard que son estimation touchait en dessous de la vérité. Il avait fallu à tous les ateliers de la ville existants à l'époque, et à la centaine de plus qu'on avait fait sortir de terre pour l'occasion, ce laps de temps uniquement pour assurer la construction de la Haute École.

Et de fait, la maçonnerie à proprement parler y était rare. La plupart des murs n'étaient que colonnades entre lesquelles d'autres parois de verre avaient été dressées, parfois translucides, parfois teintées, parfois fumées, jamais vraiment opaques. C'était la première chose à laquelle les étudiants devaient s'habituer : où qu'on s'y posât, quelqu'un pouvait toujours vous voir.

Et il y avait les ouvrages de Forgerie.

Ils se dissimulaient dans les recoins, coulés dans les parois, intégrés dans la ferronnerie, profitant du verre omniprésent pour aspirer la lumière du jour et canaliser son énergie vers des lampes, des ascenseurs et des monte-charge. De temps à autre, un feu follet coulait le long des spires arnolaires qui perçaient les dômes ou courait le long des méridiens du dôme supérieur, et le cristal vibrait en une harmonie de notes célestes, faisant l'espace d'une seconde de la titanique Haute École des Forges le plus grand harmonica du monde.

Ils passèrent le grand porche et marchèrent entre les deux tours octogonales où bourdonnaient perpétuellement les clerks du personnel administratif. Un flot de jeunes forgiers, bras droit nu mais chapka solidement calée sur les oreilles, les accompagnaient.

— Fradek devrait être dans le coin, annonça Marton en se dressant sur ses orteils pour mieux guetter la foule.

— Fradek Karman ? demanda Istven. Il doit nous retrouver ?

— C'est lui qui m'a donné rendez-vous. Devant le Cratère, en face de la porte de l'Encre... Ah, le voilà !

Marton avisa au loin une chapka trouée avec une oreille bal-lante, d'où dépassaient des mèches de cheveux inégales. Les deux garçons fendirent la foule, moyennant quelques coups d'épaules pour traverser l'énorme espace qui constituait le centre névralgique de la Haute École et que tous, élèves et professeurs, jeunes et vieux, surnommaient avec une affection mêlée de vertige le Cratère.

Il fallait pour se faire une idée des lieux soit qu'ils fussent déserts, soit s'accrocher à la ferronnerie du dôme, une cinquantaine de mètres plus haut, pour en apprécier de loin la topographie. Des myriades de portes, desservant chacune une aile dédiée à telle ou telle Voie, s'y déployaient comme les branches d'une étoile. Et au centre de cette étoile béait le plus grand amphithéâtre des Trois-Terres, creusé à même le sol de sorte que les arrivants y entraient au niveau des tribunes les plus hautes. Fradek Karman les attendait devant, accoudé à une rambarde. Istven avait fait brièvement la connaissance de ce compagnon d'oisiveté de Marton alors qu'ils partageaient une table en bibliothèque et il n'avait gardé de l'étudiant de la Voie des Sceaux qu'une impression mitigée. La négligence spectaculaire et assumée de sa tenue n'y avait pas été pour rien : Fradek paraissait s'appliquer à ne rien porter qui ne fût troué, râpé ou taché. Ce qui ne l'empêchait pas de rouler des épaules comme s'il arborait l'hermine impériale.

— Ça commence ? l'apostropha Marton après une brève poignée de main.

— À peine, répondit Fradek. Ces clowns ont mal accordé le vibreur. Ogatha a voulu ouvrir le bal il y a une minute et un des pavillons de verre s'est fendu en deux à la première syllabe. Je pense que le premier rang a encore les oreilles qui sifflent. Venez, si vous voulez vous asseoir... On ne peut pas dire qu'ils fassent salle comble.

Ils firent quelques pas dans une des allées qui descendaient dans l'amphithéâtre et donnaient accès aux tribunes. Immédiatement, le raffut de la foule qui circulait tout autour du Cratère s'éteignit. Bien des petits miracles d'artisan se dissimulaient dans l'architecture de la Haute École, mais aucun n'excitait la curiosité d'Istven comme celui qui isolait l'intérieur de l'amphithéâtre du reste du bâtiment. Il pouvait pourtant parfaitement voir les corps et les lèvres continuer de s'agiter au-delà de la rambarde, mais le son ne lui parvenait qu'étouffé, assourdi. Le plus discret claquement de semelles à l'autre bout des tribunes, pourvu qu'il fût dans le périmètre de l'amphithéâtre, lui paraissait plus réel que les bousculades qu'il voyait encore se dérouler à moins de cinq mètres de distance. Les trois jeunes hommes s'assirent en rang d'oignons à mi-hauteur, sur des gradins assez clairsemés pour qu'ils n'eussent

aucun besoin de déranger quiconque. Ils disposèrent ainsi d'une vue dégagée sur l'estrade qu'ils surplombaient.

Istven avait assisté à beaucoup de messes taniliques à Korost, ainsi qu'à quelques célébrations falbaristes. La vieille religion autant que sa branche schismatique regorgeait d'incantations folkloriques et de traditions que seul leur prestige préservait du ridicule. Aucune des deux ne pouvait cependant rivaliser d'hermétisme avec les rituels forgiers. Les gestes, les incantations, les formules, tout devait être parfait pour que l'arnoise produise ses miracles de lumière et de propulsion. Ils assistèrent par conséquent à une mise en scène impeccable. Sur l'estrade du Cratère, plusieurs rangées de colonnes d'arnoise gravées et sculptées étaient alignées en quinconce, un étudiant au garde-à-vous planté derrière chacune. Il s'agissait des colonnes rituelles que chaque étudiant sculptait pour honorer le passage d'un degré. La cérémonie des Illuminations, qui inaugurerait traditionnellement un nouveau cycle d'étude, s'en servait souvent comme décor.

Une vingtaine de jeunes forgières et forgiers se tenaient ainsi le torse bombé, leur bras tatoué tenu replié contre leur torse et l'autre caché dans le dos. Ils tenaient une seule et même note, lèvres fermées, alors que des jeux d'éclairages arnolaires couraient sous toutes les surfaces de verre du Cratère. Les officiants avaient dû régler leur problème de vibreur sonore, car un filet de voix féminine scintilla dans tout l'amphithéâtre, amplifié par les grands pavillons qui flanquaient la scène.

Elle émanait d'une étudiante, portant la même livrée qu'eux, qui dansait autour de sa colonne, posée devant toutes les autres. C'était elle qui chantait. Ses gestes se traînaient aussi lentement que son incantation ; elle tournait autour d'un des blocs d'arnoise comme pour l'enjôler, mimant alternativement caresses et coups de marteau. La performance étonna Istven : il n'avait guère entendu dire qu'on dansait pendant les Illuminations. Au-dessus d'eux, de plus en plus d'étudiants pénétraient dans le Cratère, d'abord intrigués, puis émus.

Istven remarqua rapidement qu'une grande partie du public essayait discrètement quelques larmes d'un revers de manche. Fradek lui-même avait l'air décomposé.

— Je ne comprends pas, souffla Istven. C'est une simple

danse du marteau, non ? Pourquoi est-ce que tout le monde se met dans cet état ?

— Parce qu'elle n'en rate pas une, voilà pourquoi, répondit Fradek d'un air blasé. Même en deuil, Ogatha tire ses marrons du feu. Et en plus, sa danse est parfaite.

— Des marrons ?

— Tu te souviens de la fille qu'on a croisée ce matin ? intervint Marton. La grande, qui a perdu son frère ? La colonne arnoilaire devant, c'est celle du dernier degré passé par lui avant de se faire tuer sur le front. Ce garçon, c'était la prunelle des yeux du doyen, avec Ogatha.

— Les deux meilleurs poulains de l'école, commenta Fradek avec acidité. Ogatha capitalise sur son deuil. C'est elle qui a financé l'Illumination d'aujourd'hui.

Istven hocha la tête. L'application, la déférence avec lesquelles la jeune étudiante menait sa cérémonie prenait tout son sens. C'était un hommage aux morts. Cela, il le comprenait.

Au fur et à mesure qu'Ogatha menait sa triste danse, le verre des parois du Cratère et de l'immense chape translucide qui tenait lieu de toit s'obscurcit, rougit, jaunit. Tout ce qui pouvait rester de bavardage cessa, tous les yeux se tournèrent vers le sommet du dôme où, suivant les lignes de fer et d'arnoire, convergeaient des lignes de lumières comme des étoiles filantes.

Le mouvement est lumière. La lumière est mouvement.

Istven avait la bouche béante. Il avait déjà vu une Illumination, mais jamais ainsi. Jamais de l'intérieur.

Alors Ogatha Galas interrompit sa plainte, les autres officiants cessèrent leur note de basse, et tous déclamèrent en même temps :

— « Merci aux Six Pères Fondateurs pour le don du savoir. Merci aux Six Pères Fondateurs, car ils ont forgé la première forge. Merci aux Six Pères Fondateurs, car ils nous ont donné la Prime Arnoire. »

Toute l'école reprit le mantra. Même le verre des parois sembla vibrer à l'unisson. Et tous les jeux de lumière se focalisèrent sur l'œil de la coupole, à des dizaines de mètres au-dessus du Cratère, où pendait dans son écrin de cristal la pièce maîtresse de toute la ville.

En pleine lumière, si haut et si petit, il avait fallu qu'Istven plisse les yeux pour apercevoir le morceau d'ébène lors de sa première venue. Mais l'illumination Prismatique le rendait évident comme un soleil noir. La Prime Arnoire, premier ouvrage de Forgerie laissé par les pères de la discipline plus de cent cinquante ans auparavant.

Perdu dans ce grand canevas d'ombres et de lumières, Istven Armok sentit cheminer le long de son bras un vieux réflexe et il alla serrer contre sa poitrine le médaillon tanilique qui n'y était pas.

La religion n'avait jamais guidé ses pas, ni à la verrerie, ni à l'école. Mais cette chose, là-haut...

Cette chose l'appelait.

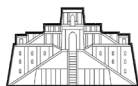


Marton, fort désireux d'alléger l'ambiance, proposa une taverne de sa connaissance pour passer la soirée. Istven déclina poliment, composant un sourire fatigué de sorte que son compagnon n'insistât pas ni ne posât aucune question gênante.

L'étudiant automnal put donc rejoindre sa petite chambre sous les combles d'un immeuble du quartier, celle qu'on avait daigné lui louer et qu'il avait acceptée presque avec des larmes de remerciement. Il y entra. Aucune lampe arnolaire n'y attendait qu'on libère sa petite hélice de métal noir et de verre pour dispenser sa lumière tamisée. Aucune deuxième paire de chaussures n'y patientait sous un bureau. Une chemise et une tunique de rechange seules l'attendaient, pliées sur un tabouret, et entre les deux linges, davantage dissimulé par réflexe que par appréhension réelle, reposait le vieux médaillon tanilique de sa mère.

Il enleva l'ensemble de la masse de tissu du tabouret sans y penser. La conversation à double lecture de ce midi occupait encore son esprit, avec cette phrase courte, dans cette langue qu'il ne comprenait pas mais qu'il était certain d'avoir déjà entendue quelque part dans les rues de la ville. Le vieil Anaxartas l'avait prononcée exagérément lentement, comme s'il avait espéré qu'Istven la comprenne.

Le jeune homme se promet qu'il éclaircirait ce petit point.
Mais plus tard. Pour cette nuit, il avait de la lecture.



Tout le Korskans s'appelait Armok. Et tous les Armok se prénommaient Istven. Dans cette terre trop grande pour une île et trop petite pour un continent, dont Korost était le phare, on trouvait des Istven sous les arbres, sur les plages et en haut des collines. Devant les âtres, et au bord des rues. Des Istven cultivaient, des Istven glanaient, des Istven surveillaient pendant que d'autres Istven, la chaîne des bagnards aux pieds, remplissaient sur les plages les sacs de sable et de charbine pour les verreries de Korost.

Depuis un siècle, tout le monde venait à Korost. Après une bonne récolte, on venait à Korost. Et après une mauvaise... on venait à Korost. Un amuseur public, qui fut quelques mois la coqueluche d'une clique de barons-tessons, écrivit un jour qu'il y avait deux sortes d'immigrants dans la ville : ceux qui rejoignaient leur famille et ceux qui fuyaient leur famille. On rit beaucoup au bon mot. L'amuseur disparut quelques mois plus tard. On ne sut jamais s'il avait fui quelqu'un qui le rejoignait ou s'il avait rejoint quelqu'un qui le fuyait. Korost, pour les riches et les rêveurs, n'était jamais qu'un carrefour. Au plus grave, on s'y bousculait... Mais pour tous les Istven du monde, c'était un piège à guêpes. Une fois la première patte enfoncée dans sa mélasse, plus aucun univers n'existait que son couvercle, fût-il en verre. Plus d'autre espoir que de se hisser péniblement sur le cadavre des plus malheureux que soi pour une bouffée d'air frais, pour un rêve de ciel fugace.

Malgré tout, il fallait bien que verre se soufflât, et que les verriers vinssent. Alors les verriers venaient.

Korost s'érigeait à l'embouchure de la Dièbe, un fleuve fort peu remarquable qui coulait vers le nord de l'île et se déversait dans le détroit de Hormok. La clémence du climat qui régnait de l'autre côté de ce bras de mer, en Aden, en débordait un peu, donnant à Korost comme un bout de couverture qui lui tenait chaud. Le reste de l'île du Korskans dormait nu au bord de l'océan. Les

hivers gelaient chaque année davantage, les printemps allaient en décevant. L'exode des opportunistes devenait l'exil des réfugiés.

Pour les barons-tessons qui possédaient les manufactures, pour les forgiers qui les finançaient et géraient leurs affaires, c'était égal. Les verriers venaient.

L'un d'entre eux s'appelait Dalam.

Haut de taille et large d'épaules, il avait le teint rose et les mèches charbonneuses des descendants de colons varannes. Dalam sortait d'une longue file d'orgueilleux sans-le-sou, qui se clament opportunistes pour moins s'avouer réfugiés. Sa date de naissance lui donnait trente ans, son visage quarante, mais ses muscles dix-huit. Il se présenta en ville comme maréchal-ferrant et prétendit aux métiers que les décrets impériaux réservaient aux forgiers : maître de fabrique, artisan libre, ou minéraliste.

Bien sûr, Dalam n'avait fait aucune école ni tatoué le moindre degré sur son bras. Et un maréchal en village n'est guère plus qu'un ferrailleur à Korost. Mais eût-il même été le dieu des métallurgistes que la Forge ne l'eût pas accepté : on ne rentre pas dans la classe dominante du pays comme dans un moulin. Dalam, à sa grande humiliation, fut renvoyé à l'atelier. Il porta les sacs de sable, il mania la pelle et entretint les foyers. Il fut verrier, comme tout le monde.

Un jour, Dalam se trouva père, sans que cela ne lui procurât davantage d'enthousiasme.

Il est aisé de juger sévèrement Dalam. Verrier à Korost, ce n'était pas le pire. Le Velast de la ville y était puissant, les démunis s'organisaient mieux que partout ailleurs. Sa jeune compagne se distinguait dans une maison de couturières près des quais. Son bébé grandissait bien. Dalam était pauvre, mais pas indigent. Son âme, pourtant, s'alourdissait de chaque petit camouflet. Ses déceptions se cramponnaient à lui comme autant de tiques, enflant de l'essence vitale qu'elles lui soutiraient. Puisqu'il avait espéré la Forge, il méprisera toujours le verre. Puisqu'il avait rêvé de la rive gauche du fleuve, il ne pouvait s'enraciner au quartier des Saules. Puisqu'il avait fantasmé la belle société, il n'aimerait pas sa petite couturière.

Dalam devint mauvais. Dalam but. Ses camarades cessèrent de le pousser à participer aux assemblées du Velast. Dans le voisinage, on convint de garder un œil sur le petit, car le père rentrait

désormais tard tandis que la mère œuvrait de nuit comme de jour à la suite de certaines baisses de soldes imposées durant l'année.

Un jour, Dalam ne revint pas. Il n'embaucha pas à l'atelier. Une dispute avait éclaté dans une auberge à quelques rues du débarcadère, Dalam avait tué un homme à coups de chaise. Korost entretenait comme toutes les capitales de l'Empire une assez nombreuse milice. Ses hommes quadrillaient les rues de leurs hallebardes et arbalètes et mirent sans difficulté Dalam à genoux. Il alla croupir au Bastion. Le jugement ne tarda guère, la sentence non plus. On le mit dans un bateau vers Ogkollod, chaînes aux pieds, et Dalam le maréchal-ferrant alla mourir dans les bagnes de la mer d'Écorce, à la frontière occidentale de l'Ivar, c'est-à-dire du monde habitable, où respirer l'air tue presque aussi sûrement qu'étouffer. Avec feu et pioches, les bagnards s'y sacrifient pour que les interminables racines qui y étranglent la terre n'empiètent pas sur les plaines de l'Ivar. Une affectation glorieuse où l'Empire se vantait de changer ses criminels en héros.

La petite couturière, paraît-il, le regretta un peu et ne lui survécut que quelques années. Elle s'appelait Lela Armok. Petite fille, elle avait suivi ses parents et quitté son village qui mourait de la mauvaise récolte de trop.

Son père et son grand-père et son arrière-grand-père s'appelaient Istven. Comme elle en avait de jolis souvenirs, ce fut aussi le nom du petit. Il y a des noms qui s'imposent à l'individu sans plus de discussion que la couleur de ses cheveux. On y est soumis comme à une mèche rebelle, des oreilles trop larges ou une calvitie précoce.

Istven Armok, pourtant, ne fut pas l'enfant typique prédestiné par son nom. Gamin dans les ateliers, il ne manifesta ni maladresse ni vocation. Galopin dans les rues, il ne s'étalait pas en éclats de rire ni ne se morfondait en mutisme suspect. Il jouait sans passion, au ballon comme à la charbine. Istven ne décevait ni ne s'épanouissait dans rien de ce qu'il faisait. Les adultes qui l'entouraient compensaient par leur nombre une attention inconsistante et s'accommodaient très bien de cette placidité si aisément prise pour du calme.

Lela seule, entre deux coups d'aiguille, ne s'en rassurait pas.
— Il a comme un ennui, aimait-elle diagnostiquer.

Rien ne touche aussi juste qu'une extrême subtilité formulée par une extrême simplicité. Istven, en effet, s'ennuyait. À sept ans, sa tête débordait un peu de son crâne, et cet excès d'esprit cherchait à vagabonder au-delà des bacs de sable, des soupes populaires et des *oveg masa*, ces spectacles pyrotechniques de charbine qui saturent si vite le quotidien du quartier des Saules. Lela sentit cette aspiration et se tourna vers le seul refuge de l'âme qu'elle connaissait, celui du temple tanilique. Un mot très digne, « temple », pour ce qui n'est guère plus qu'un petit réseau de caves du quartier des Saules. Les marchands et les militaires ont depuis longtemps imposé le culte falbariste – plus urbain, plus abstrait, plus intellectuellement satisfaisant. Seuls quelques pauvres gens restent encore fidèles au tanil, la vieille religion des icônes – déclinante en campagne, moribonde à la ville.

La mère emmena l'enfant rarement, quand elle le pouvait, à moitié morte de sommeil. Lela avait le geste affectueux, mais la parole rare depuis que Dalam l'avait abandonnée pour son baignoire. Istven garda de ces messes de caves et de ces prières de sous-sol un souvenir presque tendre. Mais la rengaine des vieilles oraisons des anciens cultes de l'ouest produisit dans cette cervelle galopante une série de questions inconvenantes.

Ainsi, Istven avait toujours sept ans lorsqu'il demanda, alors qu'il cheminait avec Lela au retour de l'une de ces messes :

— Maman, si ceux qui sont envoyés à la mer d'Écorce sont des héros, pourquoi ils y ont envoyé papa ?

Lela s'en trouva confuse. Elle flairait la profondeur de la question et n'avait guère l'habitude qu'on lui posât des questions profondes – encore moins qu'on attendît d'elle des réponses. Les popes du tanil, les prêtres falbaristes ou les orateurs du Velast, voilà des gens de réponses ! Qu'allait-elle pouvoir répliquer à ce petit qui se piquait de vouloir réfléchir ?

— Eh bien, articula-t-elle après quelques secondes de réflexion, c'est qu'il pourra faire beaucoup de bien là-bas, peut-être assez pour se racheter de ses péchés d'ici.

C'était sans doute la meilleure réponse qu'on pouvait proposer au débotté à un gamin de sept ans.

Le lendemain, il s'asseyait dans les chaises du fond d'une salle de classe, dans une petite remise près des quais. La plupart

des élèves le dépassaient de deux ans et d'une tête. Il passa une demi-heure sur la pointe des orteils.

Il quitta la salle dépité. Le professeur, une ruine déléguée par le conseil de quartier qui protégeait son crâne chauve et brûlé par la soufflerie derrière une barbe grise envahissante, avait péniblement passé toute l'heure à insérer au chausse-pied l'alphabet varanne à des élèves qui en suaient d'efforts. Istven lui posa malgré tout la même question qu'à sa mère.

— Tu ferais mieux de penser à ton alphabet, grommela la ruine en prenant à peine le temps de le regarder. Quand on se fait déporter là-bas, c'est bien qu'on le mérite.

Istven persévéra. Il assista en clandestin à différents cours, mit la main sur des pages de gazettes. La question inconvenante tournait en obsession. Il s'attardait sur toutes les cartes, laissait traîner l'oreille dans toutes les conversations qui mentionnaient cette mer où son père avait disparu. Souvent on remarquait sa présence ; on le tolérait la plupart du temps, on le chassait trop souvent à son goût. Bientôt, les échos de ces maraudes scolaires remontèrent aux adultes. Lela, déjà malade, entre deux quintes de toux, l'amena consulter le pope tanilique – un patriarche vaguement oisif, dont la barbiche trop petite camouflait mal le double menton.

Avec le recul des années, Istven comprit ce qui avait motivé cet examen ; sur le moment, cependant, il eut du mal à ne pas craindre une sanction pour laquelle il arbora d'avance une juste rancœur. Avait-il jamais troublé l'ordre d'une classe ? Fait preuve de la moindre insolence ? Volé le moindre chandelier ? De quoi ses professeurs successifs avaient-ils bien pu se plaindre ?

Le pope ne lui posa aucune question, cependant. À la place, il lui dicta un texte. Istven s'exécuta sans comprendre. C'était une lettre à son beau-frère, insipide et sans intérêt ; mais les yeux du pope semblèrent se déplier hors de leurs orbites quand Istven eut reposé sa plume et remis sa dictée. Le religieux ne lui fit aucun commentaire ; il le mit dehors et convoqua Lela.

Le lendemain, un de leurs voisins le prit par le bras et le conduisit à quelques rues de là, dans l'enceinte d'un temple falbariste des Saules. Devant le portail, une femme l'attendait, peu grande mais droite, à la mine sévère.

— C'est toi, le gamin qui écrit en glyphes ? l'apostropha la femme.

Il ne dit rien. Il se demanda si c'était ce qu'on lui reprochait ? Avoir écrit en idéogrammes plutôt qu'en phonétique ? C'était pourtant ce que les adultes préféraient.

— Je suis mademoiselle Sugo. Il paraît que tu veux apprendre.

Il hocha la tête.

— Alors, entre.

Istven déglutit et demanda :

— Est-ce que je peux vous poser une question avant ?

Mademoiselle Sugo le considéra quelques instants.

— Demande, permit-elle.

— Pourquoi est-ce qu'on envoie les bagnards en mer d'Écorce ?

Ils se jaugèrent quelques instants. Istven savait aujourd'hui qu'Enik connaissait déjà son histoire lorsqu'elle l'invita dans sa classe pour la première fois. Sa réponse scella leur contrat.

— Parce qu'ils peuvent y mourir sans que personne ne s'en étonne.

Il rentra dans la classe et y resta sept ans.